

## V - CONCLUSIONS ET PERSPECTIVES

*L'étude que nous avons menée nous a permis de collecter un matériau abondant qui, nous l'espérons, pourra aider les responsables culturels, et développer leur action.*

*En particulier, les éléments statistiques que nous avons recueillis, même s'ils sont incomplets, montrent bien que l'animation culturelle scientifique et technique n'est encore qu'une composante mineure dans le champ culturel.*

*Pour aller au-delà de ce constat, et donner des conclusions qui soient aussi des indications sur l'action à mener, la simple neutralité scientifique ne suffit pas. C'est pourquoi notre groupe de travail, plutôt que de présenter des conclusions communes qui risqueraient d'être par trop émasculées, a préféré laisser ceux de ses membres qui le désiraient présenter individuellement leurs conclusions, quitte à constater les divergences et les oppositions. Collette Loustalet, documentaliste, souhaite ne pas conclure. Nous présentons successivement les conclusions d'André Martin, animateur, de Nathalie Heinich, sociologue, et les miennes.*

Michel Crozon

## EN GUISE DE CONCLUSION

En guise de conclusion et à la lumière de mon expérience personnelle, je m'interroge sur ce phénomène qui semble quasi-général et que je rassemble un peu hâtivement en le qualifiant de reprise en main par les scientifiques de l'ACST car aussi bien à Poitiers (cf. chapitre III), où le besoin d'une "caution" scientifique est ressenti autant par les animateurs que par les scientifiques, qu'à Grenoble, où le CCST est entièrement sous le contrôle de scientifiques, on assiste à ceci: il semble que l'ACST ne puisse être faite que par des hommes de science. Et aux dires de ceux-ci, un animateur scientifique ou un vulgarisateur ne peut être compétent que s'il est lui-même passé par la formation de la recherche.

Pourquoi serait-il donc nécessaire d'être scientifique pour devenir animateur scientifique, alors qu'on ne demande pas à un animateur musical ou théâtral d'être homme de musique ou de théâtre ? Qu'est-ce qui, pour les scientifiques, distingue la science des autres dimensions de la culture ? La recherche de ce qui est vrai. Si à peu près tout le monde s'accorde à reconnaître qu'il n'y a pas une vérité en musique ou en peinture, beaucoup admettent que la science cerne et dévoile la vérité de la nature et du monde. De ce point de vue, la recherche scientifique s'apparente plus à une religion qu'à une dimension de la culture. Comme pour les religions, seul un homme qui participe à cette quête de la vérité peut en parler correctement.

Si cette analyse recèle quelques éléments valables, elle explique l'évolution que nous avons discernée dans notre étude et que mon expérience m'a fait toucher du doigt. Celle-là est capitale pour l'avenir de l'ACST et pour la définition, par le Ministère de la Culture, de la politique en ce domaine. Pourquoi financer -surtout quand on n'est pas très riche- des organismes ou des opérations de plus en plus contrôlés par des hommes de science dont la problématique et la conception sont complètement différentes de ce que tente ce ministère ? A moins qu'il ne soit possible -et souhaitable ?- de réagir contre ce mouvement et d'assurer un développement de l'ACST qui en fasse autre chose qu'une vitrine de la science. Il faut d'ailleurs noter qu'un scientifique qui se consacre à l'animation scientifique deviendra, peut-être, un animateur ou un vulgarisateur, mais cessera alors d'être un chercheur, quelqu'un qui fait de la science.

Si l'on admet que la science, en tant que dimension de la culture de ce temps, puisse aussi être sujette à discussion, à interprétation, à appropriation ou à contradiction, et même à contestation, il faut alors que ceux qui animeront ce débat essentiel ne soient pas liés par une quelconque fidélité à cette recherche. On ne peut pas être à la fois chercheur scientifique et animateur scientifique. S'il faut que l'animateur puisse recourir directement aux chercheurs pour en apprendre et en comprendre la démarche et l'avancée, il faut qu'il reste indépendant d'eux. Il doit se sentir libre de traduire leur langage si besoin est. Il est évident que, sans chercheurs, il n'y a pas de science possible, si tant est que la science, moins qu'un acquis, est une recherche. Mais, sans animateur informé et indépendant, il n'y a pas d'animation possible ; il n'y a alors qu'une "défense et illustration de la science", ce qui est bien différent de l'ACST. Celle-ci doit être la possibilité offerte à quiconque d'entendre parler de la science, éventuellement d'en comprendre les avancées, mais aussi de réfléchir à son impact sur notre société et, le cas échéant, de se situer face à cette dynamique et même d'en contester telle ou telle évolution si l'on y voit un risque ou un méfait. L'animateur doit être celui qui permet ce débat, étant lui-même détaché d'une quelconque obligation de réserve.

Dans cette optique, la formation nécessaire sera celle d'un animateur et non celle d'un scientifique. Elle le familiarisera, certes, avec le fonctionnement des laboratoires et les méthodes de travail des chercheurs, mais elle lui montrera aussi comment la science s'est développée, comment elle a interagi avec le pouvoir de nos sociétés et comment ses applications sont moteurs du développement économique. C'est de tout cela qu'est faite l'ACST.

Si le Ministère de la culture se donne un rôle à jouer en ce domaine, il peut être orienté sur deux axes. D'abord en aidant à promouvoir et en faisant reconnaître cette position propre de l'animateur scientifique et cette dimension de l'ACST comme élément essentiel du champ culturel, ensuite en initiant - comme il le fit en 1968 pour les animateurs culturels - une formation pour les animateurs scientifiques qui tiennent compte de la spécificité de la matière et du rôle particulier des hommes aux confins de la culture, du politique et de l'économique.

André Martin

## CONCLUSION

Pour conclure cette étude sur "l'animation culturelle scientifique et technique", il faut tout d'abord préciser que cette expression même est abusive, puisqu'elle associe artificiellement deux mouvements logiquement (et chronologiquement) autonomes : la notion de "culture scientifique", qui s'est développée dans les années soixante, est antérieure à celle de "culture technique", héritage des ATP mais qui s'est orientée dans les années soixante-dix, avec l'apparition des éco-musées, vers le monde industriel et non plus seulement paysan. Très étroitement liée au secteur muséologique et patrimonial, cette dernière est par conséquent beaucoup plus facilement assimilable par les structures culturelles, au prix d'une simple extension de leur domaine d'application ; extension d'autant plus pertinente que la culture technique, associée à l'univers ouvrier et, par ailleurs, relativement dominée dans le secteur culturel traditionnel, présente toutes les propriétés susceptibles d'autoriser son assimilation quasi officielle à la "culture populaire", dont on a vu (cf. l'introduction) qu'elle permet de concilier à bon compte les exigences (par principe antinomiques mais bénéficiant actuellement d'une légitimité comparable) de l'esthétique et du social, ou, si l'on veut, du "culturel" et du "socio-culturel".

La situation est différente en ce qui concerne la culture scientifique, émanation directe de certaines fractions du monde savant, dont elle hérite un certain nombre de propriétés : entre autre, la nette domination du pôle "naturaliste" par le pôle physicien (auquel s'est joint, dans les années soixante-dix, le pôle biologiste), qui s'est marquée dans le mouvement ACS par l'écrasante prépondérance des physiciens. Ou encore, l'opposition entre "l'illustration" et la "contestation" de la science (la vitrine ou le brûlot), apparue à l'intérieur du champ scientifique à la fin des années soixante et qui a trouvé, avec les mouvements sociaux postérieurs à mai 68 (écologistes et anti-nucléaires), un excellent amplificateur socio-politique, que le milieu de l'animation a pu mettre à profit pour intégrer la problématique scientifique à son domaine d'action.

Avec le reflux corrélatif de ces mouvements, et du bénévolat caractéristique des engagements militants, le mouvement ACS se trouve actuellement dans une phase d'institutionnalisation

opérée sous la poussée du champ scientifique (Centres de culture scientifique et technique, Musée de La Villette, Colloque sur la recherche...) de sorte que la situation est à peu près à l'opposé de ce dont le mouvement était parti il y a une quinzaine d'années, à savoir une ferme volonté d'intégration de la culture scientifique à la culture générale, de décroisement des disciplines et des pratiques culturelles : la culture scientifique a réussi à imposer son existence, certes, mais dans un cadre aussi peu culturel et sous une forme aussi spécifiquement scientifique que possible (voir notamment le développement du mouvement à Grenoble et à Poitiers). C'est que l'animation culturelle scientifique, largement née du milieu scientifique (même si c'est à la marge), trouve sans doute sa principale fonction dans et pour ce milieu : propriété valable pour toutes les catégories de producteurs de biens culturels, certes, mais peut-être plus encore pour les producteurs de vulgarisation scientifique, en vertu des caractéristiques mêmes du produit, moins adapté à la simple "consommation" que la culture traditionnelle qui, elle, est beaucoup plus orientée vers la mise en spectacle (1).

Cette circularité du discours scientifique à lui-même, qui en fait un produit étroitement adapté aux problématiques internes du champ là-même où il se donne comme préoccupé uniquement de communication sociale, se dissimule derrière un idéal d'universalité qui s'appuie sur l'illusion de la transparence de ce discours à son objet, c'est-à-dire sur la dénégation des médiations opérées par les intérêts propres du sujet scientifique (2).

- 
1. *"Dans les sciences - et dans les sciences exactes en particulier - le degré de spécialisation et de technicité est tel que les consommateurs ne peuvent être eux-même que des producteurs et que seuls ceux qui produisent - et qui produisent dans la même discipline - ont une consommation adéquate du message scientifique dans son intégrité, c'est-à-dire qu'il est émis par le producteur".*  
(Luc Boltanski, Pascale Maldidier, La vulgarisation scientifique et ses agents, CSE, ronéo. 1969. p. 77).
  
  2. *De sorte que la "bonne" vulgarisation, en définissant la science par ses objets, laisse en suspens la question du sujet, qui se trouve dès lors rejeté dans l'implicite. Cette vulgarisation peut ainsi se dire accessible à tous, bien qu' en fait, elle ne s'adresse qu'à ceux qui peuvent occuper cette place du sujet implicite, c'est-à-dire les membres de la communauté scientifique dont elle affermit le statut au sommet de la hiérarchie du savoir.*  
(Baudoin Jurdant, "Rêves de science et de culture", loc. cit.)

Ce repliement du milieu scientifique sur lui-même, visible tant dans sa structure institutionnelle et le statut des protagonistes que dans les thèmes ou les problématiques proposées par l'animation, n'a d'ailleurs pas lieu de surprendre lorsqu'on songe à cette propriété fondamentale de ce milieu qu'est la fermeté avec laquelle il protège ses frontières : droit d'entrée élevé, forte autonomie, prégnance des règles spécifiques, délimitation sévère de sa sphère légitime (dont l'anathème sur les "para-sciences" n'est que l'une des manifestations les plus évidentes) et, corrélativement, coût élevé du franchissement des frontières, dans un sens comme dans l'autre. Il semble bien en effet, quoique le sujet soit délicat à approfondir, que la plupart des chercheurs qui se sont activement consacrés à la "popularisation" de la science (sauf ceux auxquels une position scientifique fortement reconnue offrait protection), ont été, d'une manière ou d'une autre, admonestés, voire pénalisés, dans leur carrière. C'est ainsi que la règle - implicite - du milieu a toutes chances de s'imposer à ceux mêmes qui (pour des motivations dont seule une enquête approfondie autoriserait l'analyse) se sont dédiés avec le plus de foi à la cause de l'animation scientifique, en sorte que se trouve continûment effacé le travail spécifique de l'animation au profit du respect des normes en usage dans le monde savant, chaque fois (et ces fois-là sont forcément innombrables) que l'efficacité de l'animation risque d'aller à l'encontre de la rigoureuse scientificité du propos. De ce processus, les expositions du Palais de la Découverte constituent souvent une exemplaire illustration (exemplarité qui risque fort, ajoutent certains, d'être bientôt surpassée par le Musée de La Villette).

Cette tendance au repliement de l'animation culturelle scientifique sur une problématique "pure", et purement scientifique, nettoyée des scories de la politique et des égarements de la demande d'information telle que "spontanément" il arrive qu'elle se fasse entendre - cette tendance donc, évidente tant par le statut des protagonistes que par le choix des thèmes les plus régulièrement proposés, ne se manifesterait sans doute pas avec un tel bonheur si elle ne rencontrait souvent la complicité passive du milieu culturel, qui traditionnellement n'accorde pas, c'est le moins qu'on puisse dire, un crédit majeur à la notion, quelque peu incongrue sinon antinomique, de "culture scientifique". De sorte que les rares initiatives prises, dans ce domaine, par des animateurs professionnels, débouchent inmanquablement sur des positions d'extrême fragilité institutionnelle qui se traduisent, au mieux, par un certain isolement, au pire par des processus de relégation plus ou moins violents - mais, dans tous les cas, par des situations psychologiques fort coûteuses. Mal perçu par le monde scientifique, qui ne manque pas de lui rappeler par toutes sortes de stratégies de condescendance qu'il n'est pas du milieu et, éventuellement, qu'il existe des bornes à ne pas franchir, l'animateur qui s'adonne à l'information scientifique n'est pas mieux reconnu

par ses pairs de l'animation culturelle, sans doute intimement persuadés que son action n'est pas vraiment du domaine de la culture. De sorte qu'il ne lui reste, pour toute légitimité que, justement, le caractère dominé de son action, volontiers associé (à tort ou à raison, les chiffres manquent pour l'établir - et peut-être à tort et à raison, selon les cas) au caractère dominé de son public, censé appartenir à des couches relativement moins favorisées culturellement et, partant socialement. C'est ici qu'on retrouve, éventuellement, l'appel à la notion de "culture populaire", sorte de plate-forme commune avec la problématique, par ailleurs assez différente, de la culture technique. De là à penser que l'animation scientifique et technique peut être amenée à occuper, par rapport à l'animation culturelle stricto sensu, une position homologue à celle du secteur "socio-culturel", - il n'y a qu'un pas, dont nous nous garderons bien, en l'état de la réflexion, de décider s'il doit être franchi.

Nathalie Heinich

## CONCLUSIONS ET PERSPECTIVES

1. L'enquête que nous avons menée nous montre d'abord que l'animation scientifique et technique est, dans l'ensemble des établissements culturels, une réalité mineure. Même en admettant que certains n'aient pas répondu à notre questionnaire, même si les frontières du "scientifique et technique" sont assez floues, nous pensons que les quelque 250 opérations recensées représentent une proportion assez importante de tout ce qu'ont produit les établissements culturels dans ce domaine. C'est très peu en comparaison des activités traditionnelles : théâtre, cinéma, musique... La carte de France nous montre quelques pôles d'initiative intense, quelques zones d'activité régulière, et un quasi-désert dans plus de la moitié du territoire.

Bien entendu, ce constat doit être tempéré par la prise de conscience de l'action d'autres organismes à vocation culturelle (MJC, Ligue de l'enseignement, Education nationale...). Mais le bilan reste très modeste. Cela tient sans doute à la traditionnelle séparation des "deux cultures", au recrutement et à la formation des animateurs culturels, et à une certaine timidité de ceux-ci face à une problématique qu'ils connaissent mal.

2. L'animation culturelle scientifique a néanmoins connu, ces dernières années, une croissance importante. Dans les établissements dépendant du Ministère de la culture, et qui font l'objet de la présente enquête, le nombre d'opérations recensées est passé en 10 ans d'une dizaine à une trentaine par an. Depuis le Colloque de Grenoble, en 1974, sur "la place des sciences dans l'action culturelle", les choses ont beaucoup évolué. En particulier, la prise en compte de la culture scientifique et technique, alors considérée comme un souhait (au-delà des habituels coups de chapeau respectueux et distants des "hommes de culture" aux "hommes de science"), est maintenant acquise, au moins dans le discours officiel des responsables culturels. Culture technique, mémoire ouvrière, écomusée, information scientifique, vulgarisation et popularisation de la science : tous ces termes et d'autres sont présents dans le langage de l'"establishment" scientifique ou culturel. La rapidité avec laquelle cette mode s'est répandue témoigne sans doute de la profondeur du besoin ainsi

manifesté. Cette vogue coïncide avec la prise de conscience du rôle dominant des sciences et des techniques dans l'économie, l'école et les stratégies pour "sortir de la crise". On peut s'interroger sur la portée de ce discours un peu totalisant, un peu naïf, en tout cas sommaire.

Notre enquête et l'expérience acquise au Groupe de liaison nous permettent de présenter quelques conclusions sur les spécificités de l'animation culturelle scientifique et technique face aux autres modes de diffusion scientifique, et de faire quelques suggestions pour l'avenir. Ces conclusions sont explicitées et développées dans les paragraphes qui suivent. On peut d'abord les résumer brièvement ainsi :

L'animation culturelle scientifique et technique n'a pas de contenu ni de méthode propres. Sa singularité réside dans les modalités de sa production et dans son insertion dans la multiplicité du champ culturel.

En outre, les milieux scientifiques et techniques en viennent de plus en plus à se doter d'institutions propres de diffusion et de popularisation de leurs activités. C'est pourquoi on peut proposer à l'animation culturelle et scientifique la tâche de favoriser l'expression de la diversité des attitudes et des questions, de multiplier les contacts et les points de vue dans le dialogue science-public. Pour cela, elle doit promouvoir l'expérimentation, les entreprises mixtes en ce qui concerne tant les contenus traités que les partenaires impliqués.

3. L'animation scientifique n'a pas de contenu propre : son objet, ou plutôt ses objets, les sciences et les techniques, ne sont pas uniquement des objets culturels. Aussi le domaine de l'action culturelle scientifique et technique est-il mitoyen de ceux de la vulgarisation scientifique, de l'enseignement des sciences, des relations publiques industrielles et de celles des instituts de recherche, de ceux aussi de la militance écologique et sociale. D'où une situation complexe, une grande difficulté à conserver la maîtrise de ses entreprises, chacun des centres d'intérêts concernés ayant tendance à tirer la couverture à lui, et à utiliser les structures culturelles à son propre profit. Cela se traduit, par exemple, dans les thèmes traités : sous la pression des scientifiques consultés, ils correspondent plus souvent aux divisions traditionnelles des sciences et des techniques qu'aux intérêts des profanes tels que nous les font connaître les quelques enquêtes publiées. Par exemple, très peu d'animations ont pour thème l'astrologie, ou les "para-sciences", et quand cela arrive, c'est sur le mode de la réfutation péremptoire, alors que bon nombre de gens, même très cultivés, croient aux "sciences parallèles". Il y a même quelques cas, en particulier en médecine, où les milieux "compétents" ont refusé leur concours, la problématique

adoptée par les animateurs s'éloignant de la position de la profession (Chalon, Poitiers...). Pour ne pas parler des difficultés permanentes qu'a créé le problème nucléaire aux organisateurs de débats ou de confrontations : "vérité" officielle et "vérité" écologique refusant chacune le contact avec l'autre... Et si, contrairement à ce qui se passe aux Etats-Unis, il n'y a pas eu de conflit métaphysique entre les Eglises et les milieux scientifiques, c'est sans doute parce que chez nous, prudentes, résignées ou indifférentes, les Eglises ont renoncé à toute controverse en ce qui concerne l'histoire de l'univers et l'évolution.

4. Pas plus que de domaine propre, l'action culturelle scientifique et technique n'a de méthode propre. Les moyens mis en oeuvre : la conférence, le débat, l'exposition, la démonstration, les films de vulgarisation, les articles..., appartiennent tous à l'arsenal classique de la communication, quel que soit le domaine considéré, et ne semblent pas, en ce qui concerne la science et la technique, présenter de modalités propres. Ce sont les mêmes panneaux et les mêmes maquettes qui servent aux expositions, qu'elles soient scientifiques, historiques, industrielles ou commerciales. Et les conférences et débats revêtent toujours la même apparence. Cela tient, en partie, à ce que les produits propres des sciences et techniques (articles, installations scientifiques et industrielles...) sont rarement utilisables directement pour l'explication au public, ou pour leur valeur esthétique. Sans doute les maquettes techniques, des objets anciens ou originaux sont spécifiques de l'activité scientifique et technique, mais elles ne constituent que des éléments d'exposition.

Les seules formes un peu originales de contact avec le public explorées ces dernières années semblent être les "Portes ouvertes" et les "Science dans la ville". Les "Portes ouvertes" inaugurées dans les laboratoires de recherche publique en 1969, et renouvelées à plusieurs reprises, principalement à l'occasion des Assises de la recherche en 1981-1982, attirent toujours un très large public intéressé, semble-t-il, par une approche directe, sans intermédiaire, de l'activité de recherche. Les "Science dans la ville" (voir chapitre IV) qui favorisent le dialogue avec les chercheurs, sont appréciées du public pour des raisons analogues.

5. L'originalité de l'action culturelle scientifique et technique porte donc sur les modalités plus que sur les contenus ou les formes. Ce qu'elle tente d'ajouter, c'est la prise en compte du point de vue du profane, son recul critique, son désir de saisir les choses à sa manière, d'intégrer le savoir à sa propre personnalité.

Cela se traduit, dans les meilleurs cas, par :

- un refus du didactisme scolaire, et de l'argument d'autorité (trop fréquent en ces domaines),
- l'ouverture d'un espace d'expression aux questions "mal posées" des non-spécialistes,
- la possibilité d'exprimer des opinions sur des sujets réputés techniques donc non contestables.

Cette originalité, où l'accent est mis sur les voies d'approche personnelles, sur le "vécu" des différents acteurs n'est, bien sûr, pas préservée dans toutes les opérations que nous avons recensées. Les animateurs ou responsables culturels, abordant un domaine qu'ils connaissent mal, ou qui les impressionnent, ont souvent tendance à accepter telles quelles les suggestions de leurs partenaires, que ceux-ci soient chercheurs, ingénieurs ou écologistes. C'est pourquoi beaucoup d'animations culturelles scientifiques ne sont guère que des opérations de vulgarisation ou des opérations de relations publiques d'organismes de recherche, voire de groupes militants. (Cela est d'autant plus explicable que, jusqu'à ces dernières années, la demande de vulgarisation ne recevait guère de réponse de la part des institutions scientifiques, l'activité de vulgarisation y étant très dépréciée).

En plusieurs endroits pourtant (Chalon, Rennes...), là où les animateurs culturels ont pu jouer leur rôle, là où le poids du monde scientifique et technique a été équilibré par une structure associative importante (Poitiers) ou par une forte personnalité (Aix, Bourges), il semble bien que l'animation culturelle scientifique et technique a su trouver des formules ouvertes, explorer les possibilités de dialogue entre l'univers scientifique et technique et le monde ordinaire.

6. Au cours de la période 1968-1980, les milieux scientifiques et techniques connaissent successivement la critique de la science et des "dégâts du progrès", le mouvement écologique contestataire, puis l'appel au progrès technique pour surmonter la crise économique, et enfin une exaltation de la scientificité pour des raisons tant idéologiques que pratiques. De cette évolution, le lobby scientifique et technique est sorti plus soudé (l'arrivée de la gauche au pouvoir ayant opportunément permis le rapprochement de l'industrie et de la recherche publique), et de plus en plus orienté vers les sciences dures à haute technicité (physique, biologie moléculaire, informatique) au détriment des disciplines descriptives et des savoirs traditionnels. Rassurée sur son avenir, forte du soutien des gouvernements

et de l'opinion, la communauté scientifique et technique cherche, surtout depuis 1980, à développer ses propres moyens de communiquer avec le public : centres scientifiques, techniques et industriels, boutiques de sciences, Musée de La Villette, musées techniques. L'initiative, dans le domaine scientifique et technique vient de moins en moins des milieux culturels. L'exemple de Grenoble (voir chapitre IV), à ce propos, est tout à fait caractéristique. Même Poitiers, riche d'une expérience de collaboration entre des partenaires très divers, veut se doter d'une Maison des sciences et des techniques où il risque d'être difficile de ne pas tout soumettre à la logique propre des sciences et techniques...

Ces dernières années ont vu ainsi un plafonnement de l'animation scientifique dans les établissements culturels, cependant que les entreprises spécialisées dans l'information et la vulgarisation scientifique et dans les relations publiques des organismes scientifiques se renforçaient et se multipliaient.

7. En quelque sorte, deux attitudes opposées sont possibles pour les établissements culturels :
- a) considérer que sciences et techniques leur sont étrangères, laisser les nombreuses institutions spécifiques récemment nées prendre en charge ce secteur et ne plus s'en mêler ;
  - b) prendre au contraire l'initiative de la collaboration avec ces nouveaux partenaires, chacun avec ses préoccupations et ses compétences.

Dans ce schéma, des entreprises communes ou des opérations conjointes seraient à négocier. Par exemple, les responsables des établissements culturels pourraient :

- proposer la participation des partenaires scientifiques et techniques à leurs entreprises. Il y a de nombreuses possibilités d'intérêts communs : science et art, technique et vie quotidienne, informatique et bien-être...
- négocier des actions communes sous toutes les formes habituelles, en prenant soin de garantir certains aspects essentiels : débats contradictoires, refus des problématiques linéaires unique, prise en compte des questions et des intérêts multiples...
- explorer des voies nouvelles en ce qui concerne les modes d'expression, la participation du public, les centres d'intérêts. Citons, pour illustrer cette idée, les

entreprises du CCI, le PEPAC (théâtre à thèmes scientifiques), les dialogues avec des artisans, des paysans (Poitiers)...

En quelque sorte, la multitude d'initiatives spécifiquement scientifiques et techniques libère les centres culturels d'une responsabilité qu'ils ont dû assurer à cause des carences des milieux concernés. Ils peuvent définir eux-mêmes leur rôle dans ce domaine, et renforcer ainsi son caractère vraiment culturel, lié aux représentations, aux angoisses et aux désirs de notre époque.

8. Le dialogue et la négociation avec les organismes scientifiques et techniques est difficile. Forts de leur légitimité, ils ont tendance à imposer leur problématique et à percevoir difficilement les demandes et les exigences des partenaires culturels. C'est pourquoi il est sans doute préférable que chaque établissement culturel désigne un responsable des affaires scientifiques et techniques, capable d'établir un réseau de relations, et de négocier en connaissance de cause.

La question de la formation d'un tel responsable est importante. Un individu à très forte personnalité, quelle que soit sa formation, saura tenir tête à l'assurance des détenteurs du savoir. Mais, dans les cas les plus fréquents, il est sans doute habile d'utiliser pour cette tâche un animateur de formation scientifique dans une discipline pas trop "dure" (naturaliste, géologue, préhistorien...). Difficilement récusable par les scientifiques, il ne sera, malgré tout, pas trop tenté par une complicité systématique avec eux.

Si un animateur culturel est chargé de cette tâche de relation, on peut souhaiter qu'il reçoive une formation minimale à l'univers scientifique et technique. Une telle formation devrait, en tous cas, comprendre une pratique scientifique ou technique (manipulation, observations) ainsi qu'une sérieuse initiation à l'informatique et à l'épistémologie.

Une telle formation, d'ailleurs, sera sans doute nécessaire dans l'avenir, à tous les animateurs culturels, si l'on désire qu'ils soient autre chose que des gérants du passé...

9. Si, pour terminer, je devais proposer un but à l'animation culturelle scientifique, ce serait celui-ci : contribuer à mettre les gens à l'aise face à l'univers que leur proposent les sciences et les techniques, leur apporter les moyens de les utiliser sans crainte, comme de les récuser sans honte. Et, en retour, faire comprendre à ceux qui détiennent le

savoir, que les interrogations du public ne sont pas seulement des ignorances à combler, mais qu'elles peuvent, d'une certaine façon, enrichir leur recherche et leur propre culture.

Michel Crozon